

BUREAUX : Rue Nain, 1.

Roubaix, Tanteing:
Trois mois. 12 f.
Six mois. 22
Un an. 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉNÉRAL: J. WERDHOFF

Le Nord de la France:
Trois mois. 12 f.
Six mois. 22
Un an. 44

ANNONCES: 15 centimes la ligne.
RÉCLAMES: 25 centimes.
On traite à forfait.

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1. A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Beghin, libraire, rue Grande-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 4 DÉCEMBRE 1870

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix)

Tours, 3 décembre, 3 h. 15 soir.
Le ministre de l'Intérieur aux préfets et sous-préfets.

Le mouvement de l'armée de la Loire s'est continué hier, il a donné lieu à une série d'engagements sans avantage marqué d'aucun côté. Dans l'un d'eux, le général de Sonis, emporté par son élan, a été blessé et fait prisonnier. Cet accident a déterminé un temps d'arrêt dans la marche du 17^e corps. Du reste, nous gardons nos positions et le moral des troupes est excellent.

Dans l'Est, Autun a été, à deux reprises, attaqué par l'ennemi, et deux fois l'ennemi a été repoussé, la seconde avec des pertes importantes.

Rien de nouveau dans le Nord. Le mouvement de retraite de l'ennemi paraît se prononcer.

Pour copie conforme:
Le préfet du Nord.
PIERRE LEGRAND.

Berlin, 2 décembre.

Le parti national a discuté encore aujourd'hui le traité bavarois.

On essaiera de faire passer l'amendement à la seconde lecture.

Les conservateurs adopteront purement et simplement le traité.

Pesth, 2 décembre.

L'ambassadeur russe, M. Nowikoff, a annoncé l'arrivée d'une communication politique du cabinet russe, dont le contenu serait très-conciliant.

Florence, 2 décembre.

Le Roi a nommé président du Sénat M. le marquis Torrens, et vice-présidents MM. Margucchi, d'Illitto, Vigliano et Maniani.

La députation des Cortès quitte ce soir Gènes, elle arrivera demain à Florence.

Le prince Humbert, le duc d'Aoste et le prince de Carignan sont attendus à Florence.

Le Times a reçu du théâtre de la guerre les dépêches suivantes:

Tours, 30 novembre.

Le prince Frédéric-Charles se retire devant l'armée de la Loire, qui est en grande force.

Le Moniteur de ce soir, faisant allusion à la dépêche prussienne de Versailles du 28 novembre, dit que l'ennemi, trouvant ses positions intenable, après l'engagement de Beaune-la-Rolande, a mis le feu à cette ville et l'a évacuée.

Le même journal ajoute que les troupes françaises engagées dans cette affaire n'étaient que de jeunes conscrits voyant le feu pour la première fois, mais qui, néanmoins, se sont conduits avec la plus grande bravoure, et ont fait preuve d'une grande fermeté.

Les Français, par leur dernières opérations, ont repris Montoire, Bassou, St-Calais, Mondoubleau, Brou et Nogent-le-Rotrou sur leur gauche. Montargis sur leur droite. Les Prussiens ont abandonné Montargis après l'affaire de Ladon.

Un des aides-de-camp du prince Frédéric-Charles a été fait prisonnier. Le comte Plater a été tué à l'affaire de Neuville.

Les Prussiens ont été repoussés avec des pertes sensibles dans une surprise nocturne sur le village de Château-Gailard, près de Toury.

Le Moniteur annonce six exécutions militaires.

Nous appelons l'attention du lecteur sur la lettre suivante adressée à l'Indépendance par son correspondant de Londres:

Londres, 1^{er} décembre.

D'après les journaux et les télégrammes, la conférence proposée par la Prusse serait définitivement acceptée et par la Russie et par l'Angleterre, et tout le monde s'attend à une solution pacifique.

Cependant je crois qu'on aurait tort d'accepter sans réserve ces prévisions si optimistes, bien qu'il fût tout aussi arbitraire de faire des suppositions en sens contraire.

Voici quelle est la situation vraie, si je puis m'en rapporter à des informations puisées à bonne source.

M. de Bismark, dans une communication faite au cabinet de St-Petersbourg, tout en appuyant sur les sentiments d'amitié que le Roi et son gouvernement professent pour la Russie et en reconnaissant ce que les griefs exposés dans la Note circulaire du prince Gortschakoff ont de fondé, aurait insisté sur l'opposition générale que la démarche de la Russie a rencontrée en Europe, ainsi que sur les embarras que cette démarche crée à la Prusse. Il aurait demandé, en conséquence, au gouvernement du Czar de confier le redressement des torts dans le sein d'une conférence des puissances signataires du traité de 1856.

Le cabinet de Saint-Petersbourg en adhérant en principe à la proposition mise en avant par le comte de Bismark, n'a accompagné son adhésion d'aucune promesse concernant le retrait de la circulaire du prince Gortschakoff, tandis qu'il l'Angleterre en donnant son assentiment à la réunion d'une conférence, compte sur un désaveu de cette circulaire. Vous voyez qu'il reste là un point on ne peut pas dire que les difficultés soient écartées. L'Autriche, de son côté, a formulé des réserves qui ne se rattachent pas seulement au désaveu attendu de la Russie.

Une autre difficulté à écarter consiste dans la participation de la France. L'Angleterre avait pensé que la réunion de la conférence serait ajournée jusqu'à ce que la situation diplomatique de la France se trouvât établie sur des bases incontestables. Mais la Russie exigeant que la conférence ait lieu sans retard, le cabinet anglais a été dans l'obligation de présenter le gouvernement actuel de la France, et comme il ne peut communiquer avec les ministres enfermés dans Paris, il a dû s'adresser à la délégation de Tours. Or, il est évident que celle-ci ne voudra pas prendre sur elle une décision dans une question aussi importante, et, d'un autre côté, il est également clair que le gouvernement de la république ne voudra et ne pourra se faire représenter dans la conférence projetée que s'il était formellement reconnu par les puissances appelées à siéger dans cette réunion diplomatique.

Vous voyez donc que les négociations ont encore un grand nombre d'obstacles à vaincre avant que les prévisions si optimistes de la presse anglaise soient réalisées. Quant à la Turquie, on ne la trouve que trop résignée, mais en somme on se félicite de sa docilité, car on avait craint une décision précipitée du Sultan. A Vienne on en est un peu désappointé. M. Olivier Bixio, le fils cadet d'Alexandre Bixio, qui a servi brillamment comme volontaire et qui s'est trouvé avec l'armée devant Metz, a été fait prisonnier et conduit à Stettin. De là il s'est évadé, se rendant sur un navire anglais à Copenhague, et il vient d'arriver aujourd'hui ici pour se rendre à Tours, où il se mettra à la disposition du gouvernement. En même temps que lui s'est évadé M. Morisot, fils de l'ancien préfet de la république, qui a également servi dans l'armée de Metz comme volontaire.

L'Indépendance belge résume ainsi qu'il suit les nouvelles des trois derniers jours:

Un télégramme de Tours, en date d'hier, nous donne des nouvelles de Paris du 30 novembre, mais antérieures à la grande attaque dirigée par l'armée assiégée contre les lignes allemandes. Elles se rapportent principalement aux sorties opérées le 29. Celle contre l'Hay et Choi-y-le-Roy, commandée par le général Vinoy, avait eu pour résultat l'occupation de la gare de Choisy et la destruction des travaux de la première ligne ennemie. Les opérations n'ont pas été poussées plus loin, d'accord avec le plan des chefs de l'armée de Paris.

Du côté de la presqu'île de Genèvevillers, les Français avaient délogé l'ennemi de l'île Marante et du Pont-aux-Anglais à l'ouest du Mont-Valérien.

L'alimentation de Paris semblait devenir difficile. Des décrets du gouvernement avaient mis en réquisition toutes les salaisons et charcuteries qui peuvent encore se trouver chez les marchands.

A Tours, le gouvernement a publié divers décrets récompensant les corps et les chefs de l'armée de la Loire qui se sont distingués tant à Beaune-la-Rolande, Maizières et Ladon sur la droite des lignes françaises, qu'au centre, vers Pathay, et à la gauche, du côté d'Artenay.

Une dépêche rectificative qui nous a été communiquée ce matin nous apprend que le combat heureux livré par le général von der Tann, à l'Ouest d'Orléans, a eu lieu le 29 novembre et non le 1^{er} décembre, comme une autre dépêche, l'avait annoncé hier. Cet affaire n'a donc rien de commun avec les engagements du 1^{er} décembre, où le 16^e corps

de l'armée française de la Loire a remporté les avantages importants qui nous ont été signalés. Le résultat de ces engagements du 1^{er} décembre lui font, du reste, perdre toute sa valeur, de même qu'à la bataille de Beaune-la-Rolande, laquelle, si elle n'a pas été un succès pour l'armée de la Loire, n'a pas eu non plus le caractère d'un grave échec que lui assignaient les derniers télégrammes du prince Frédéric-Charles et n'a en rien entravé les mouvements ultérieurs des Français.

Il y a plus: une dépêche de Tours, en date du 1^{er} décembre, adressée au Times, assure que le prince Frédéric-Charles se retire, ayant reconnu la supériorité des forces de l'armée de la Loire.

NOTES D'ALLEMAGNE.

Stuttgart, 3 novembre.

Les journaux officieux de Berlin répètent sur tous les tons: « L'Allemagne est à la veille de deux grands événements — l'accession de la Bavière à la Confédération et la capitulation de Paris. » Ce dernier fait, qui devait se produire inévitablement le 15 septembre, nous l'attendons en vain depuis six semaines, et aujourd'hui nous n'y attachons d'importance qu'en ce qu'il pourra être un achèvement vers la paix.

La paix! la paix! La fin de la lutte, le retour de nos soldats, voilà ce que demande le sentiment populaire, au nord comme au sud de cette ligne du Mein aujourd'hui franchie. Ce sentiment est si prononcé dans toutes les classes de la société, qu'il vient de donner lieu à une protestation muette, mais dont on ne saurait contester la portée. Vous connaissez sans nul doute le journal charivarique libérois Kladderadatsch, le plus répandu de l'Allemagne, qui ménageait sous son crayon humoristique ni l'empereur ni les Français. Eh bien! le Kladderadatsch, le plus chauvin de tous les journaux allemands, trouve qu'il y a assez de sang répandu, et met de côté son sarcasme pour demander la paix dans un dessein funèbre traduisant éloquentement, aux yeux et à la pensée, la lassitude que cause la prolongation de cette guerre. Au premier plan, on voit deux fosses renfermant les restes d'un Français et d'un Allemand, et surmontées de deux grossières croix de bois. Sur la première, on lit: Lemaire zouave, et sur la seconde: Lemaire fusilier. D'autres tombes couvrent la plaine, à demi noyées dans les ténèbres, et sous cette lugubre esquisse, on lit en grosses lettres: Friede! Friede! (la paix! la paix!)

Une autre protestation pacifique s'est produite au sein même du Parlement fédéral, à propos de la discussion du nouveau crédit militaire de cent millions de thalers. Un député, M. Bebel n'a pas craint de combattre ce crédit destiné, a-t-il dit, à faire une guerre dynastique. Le roi de Prusse a déclaré la guerre à Napoléon, et aujourd'hui la continuation de la lutte n'a plus d'objet, n'est plus permise. L'existence d'un gouvernement en France ne saurait être niée, puisqu'on a traité avec lui d'un armistice.

Continuant à faire allusion au discours prononcé au nom du Roi à l'ouverture du Parlement, M. Bebel a déclaré que si l'on ne voulait pas éterniser l'antagonisme entre la France et l'Allemagne, il fallait renoncer à toute idée d'annexion, d'autant plus qu'on ne paraissait tenir aucun compte du droit qu'ont les peuples de décider de leur sort. Le président de l'assemblée a menacé M. Bebel de lui retirer la parole; mais son énergique protestation n'en a pas moins eu un grand retentissement par toute l'Allemagne; où le parti démocratique, n'en déplaît à M. de Bismark, commence à relever la tête.

Jusqu'à présent ce parti avait laissé faire, jugeant qu'il serait inutile de résister au courant, et pensant qu'après tout, le grand chancelier, en établissant l'unité germanique, posait les fondements de l'édifice démocratique. Mais aujourd'hui ce parti profite de la lassitude causée par la guerre, de l'irritation sourde que ses maux et ses tristes conséquences produisent parmi les masses populaires, pour rentrer en scène. L'heure où s'achèvera l'unification germanique pourra bien sonner aussi le réveil du parti qui, en 1848, tenait les destinées de l'Allemagne entre ses mains, et qui est aujourd'hui tout aussi fort, mais plus sainement et surtout plus pratiquement constitué qu'alors. Les hommes placés à la tête du mouvement libéral allemand actuel n'ont rien de commun, en effet, avec les utopistes du parlement de Francfort.

Cette unification, du reste, quoi qu'on en dise, est loin d'être un fait accompli. Le petit pays de Bade, menacé d'annexion pure et simple, s'il ne consentait à s'abaisser au rang de simple satellite de la Prusse, heurte en ce moment à la porte du parlement fédéral en compagnie de la portion du territoire hessois située au sud de la ligne du Mein; mais des difficultés de plus d'une sorte, à la fois politiques, militaires et administratives, s'opposent à l'entrée immédiate de Wurtemberg et de la Bavière. Ces deux Etats refusent de fonder leurs armées dans celle de la Confédération, tout en consentant à accepter le système militaire prussien. Quant à leur autonomie politique, ils ne sont disposés à la sacrifier qu'en échange de certaines modifications à la constitution fédérale, mais on est encore loin de s'entendre, et certes la prolongation de la guerre fait ici plutôt l'affaire des particularistes, fort nombreux dans ces deux pays, que celle des partisans de la « fraternisation germanique. »

Comme on sent le besoin de relever le moral allemand, singulièrement abattu, on fera peut-être de part et d'autre des concessions pour hâter l'accession du Wurtemberg et de la Bavière; mais laissez s'éteindre le bruit des batailles, et vous verrez bientôt l'œuvre de M. de Bismark menacée, au sud même de cette ligne du Mein qu'il s'était engagé vis-à-vis de la France à ne pas franchir.

Nous nous sommes montrés égaux, en valeur et en courage, aux vainqueurs de Sadowa, disent les Allemands du Sud, et aujourd'hui que ce but est at-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 5 DÉCEMBRE 1870.

— 38 —

LA

GUERRE DU NIZAM

PAR MERY

XVI

LE TEMPLE DE DOUMAR-LEyna (4)

SUITE

1. Il y a dans l'Inde deux temples de ce nom. Des sphinx, des bœufs d'airain sur l'étrave accroupis. On fait des chapiteaux aux piliers décapités; L'aspic, à l'œil de bœuf, agitant ses pupilles. Fasse sa tête plus aux crevasses des pierres. Tout chancelé et fléchi sous les toits entr'ouverts. Le mur assis, et l'œil voit fourmiller à travers De grands feuillages noirs, portant d'entre les marbres. Des monstres qu'on prendrait pour des racines d'arbres. Partout sur les parois du morne monument Queque chose d'affectueux rampait confusément; Et celui qui parcourt ce dédale difforme, Comme s'il était pris par un polype énorme, Sur son front effaré, sous ses pieds haïssables, Sent vivre et remuer l'édifice hideux! (Victor Hugo, Puits de l'Inde.)

bre édifice, les Taugs tiennent leurs conseils et célèbrent leurs rites. L'informe statue de Deera se dresse sur un piédestal de rocher gluant. A droite et à gauche de l'autel, on distingue confusément deux-bas reliefs à figures gigantesques: l'un représente le combat de Dourga et de Myhassor, l'autre le supplice du ravisseur de Sita, dont notre histoire a déjà parlé. Deux lampes sépulcrales, entrétenues par un suif fétide, brûlent et fument dans ce sanctuaire; on croirait toujours qu'elles vont s'éteindre sous le poids des ténèbres massives suspendues aux voûtes humides du roc, et la lueur intermittente qu'elles donnent est plus horrible que la plus sombre nuit. Le murmure continu des eaux invisibles, et des touffes d'herbe agitées par de ténébreuses familles d'insectes et d'oiseaux, est la seule chose qui rappelle la vie extérieure, dans ce temple où se réjouit la mort.

Les fakirs, prêtres du sacrifice, arrivent les premiers, avec une gravité religieuse qui annonçait le respect dont ils étaient soisis en posant un pied profane dans ce sanctuaire de leurs plus redoutables divinités. La bande des Taugs suivait les fakirs en imitant leur démarche.

Les prisonniers, dégagés de leurs liens pour être sacrifiés comme des victimes libres, s'avançaient la tête haute, et la face empreinte du sublime orgueil de ce courage qui veut, à l'agonie, jeter l'insulte au front des assassins. Le jeune

Elona, les bras croisés sur sa poitrine nue, se distinguait encore au milieu de ses compagnons par un dédain superbe et la noble insouciance de son regard. On aurait cru voir un voyageur artiste entrant avec ses guides dans le temple de Doumar-Leyna, et prodiguant des saluts d'admiration à cet immense rêve pétrifié, bâti par les architectes de l'enfer.

La pensée qu'exprimait l'attitude de l'héroïque jeune homme était celle-ci: « Avant de mourir, je suis toujours bien aise d'avoir vu cela. »

En pareille circonstance, Edward aurait dessiné les bas-reliefs.

L'honneur de la vie, c'est le mépris de la mort. Les sauvages indiens entonnèrent l'hymne à la déesse Deera sur un ton dolent et monotone, qui est la mélodie de tous les cultes d'Orient. A chaque verset, les fakirs se prosternaient devant la statue informe, et, en se relevant, ils prenaient des poses d'extase, comme s'ils venaient d'être initiés à la béatitude du céleste jardin de Mandana.

L'hymne terminée, deux bourreaux saisirent un prisonnier et le conduisirent devant l'autel de la déesse. C'était une victime d'élite, un jeune homme de vingt ans, couronné de boucles de cheveux blonds, et dont le frais visage contrastait avec les faces livides, vertes, osseuses, des sacrificateurs. Il présenta hardiment sa tête au lacet de soie tenu devant lui pour s'arrondir autour de son cou. Chaque victime appuya une main sur l'é-

paulé du malheureux, et, allongeant l'autre bras qui tenait fortement l'un des bouts du lacet fatal, il jeta sur le pavé un premier cadavre étouffé avec une infernale dextérité.

Les prêtres levèrent les yeux vers les terribles divinités des bas-reliefs, comme pour découvrir sur leurs faces de pierre un sourire d'approbation; car la fable, qui est l'histoire religieuse de ces dévots indiens, affirme que la statue d'Indra s'agitait un jour sous son mangière, parmi les sculptures des deux portiques de Dau-Tali, pour saluer à son passage le glorieux architecte des temples d'Elona.

Les autres prisonniers, en voyant étrangler leur frère, voulurent lutter d'insensibilité avec les bourreaux, les prêtres et les sauvages spectateurs de cette scène. Dès ce moment, dans une excitation d'amour-propre sublime, ils résolurent tous de tomber dans une mâle attitude; d'ailleurs ils rendaient, en mourant avec noblesse, un dernier service à leur pays; l'effet moral rejaillissait sur toute l'armée; ils semblaient dire à leurs ennemis: « C'est à vous de trembler! voilà comme nous sommes tous! »

L'idée était grande, mais elle n'allait pas à son but, avec cette bordée de fanatiques et d'illuminés qui, à leur tour, auraient tous versé volontiers la dernière goutte de leur sang sur le cadavre du dernier Anglais vaincu.

Le supplice des prisonniers s'accomplissait avec une lenteur solennelle. Les prêtres semblaient vouloir prolonger l'a-

troce volupté de la cérémonie; et, après une exécution, ils retardaient la suivante, afin de donner le temps à toute l'armée des Taugs, disséminée dans les montagnes, de venir prendre sa part de ce festin de cadavres. A chaque instant des bandes nouvelles arrivaient à Doumar-Leyna, et se glissaient, comme des ombres infernales, à travers les colonnes des de l'immense souterrain; ceux qui, venus trop tard, ne pouvaient voir ni l'autel, ni le sacrifice, escadaient les portiques en ruines, pour se suspendre aux corniches, et mêler leurs muettes mouvances aux têtes immobiles des sphinx, des tigres et des taureaux. La clarté des lampes courait sous les voûtes, et faisait luire tous les yeux de ces Indiens fauves, enlacés aux colossales arabesques des plafonds.

On avait égorgé neuf prisonniers, et leurs cadavres, couvrant la base de l'autel, semblaient être le piédestal de la déesse. Restait le jeune Elona. Les prêtres comprenaient que celui-ci n'était pas un prisonnier vulgaire, et qu'il fallait lui accorder les honneurs d'une agonie plus longue et d'un supplice plus affreux.

L'héroïque jeune homme sortit des ténèbres qui le voilaient, et s'avança devant les lampes de l'autel pour mourir.

Il prit trois fois dans sa main un peu de terre, et la jeta sur les cadavres, en priant.

Puis il croisa les bras sur sa poitrine,